

La Commune

FROM THE GROUND TO THE CLOUDS

contre dram

From the Ground
to the Clouds
de Eve Gollac

mis en scène par
Olivier Coulon-Jablonka

avec Julie Boris, Florent Cheippe, Hugo Eymard,
Ryan Kernea, Jean-Marc Layer,
Malvina Plégat, Guillaume Riant

DU 9 AU 21 JANVIER 2018

Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacomune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

dossier de production

La Commune

From the Ground to the Cloud

écrit par Eve Gollac

mis en scène par Olivier

Coulon-Jablonka artiste associé

avec Julie Boris, Florent Cheippe,
Hugo Eymard, Ryan Kernoa, Jean-Marc Layer,
Malvina Plégat, Guillaume Riant

DU 9 AU 21 JANVIER 2018

DUREE 2H30

MAR, MER, JEU À 19H30,
VEN À 20H30,
DIM À 16H,
SAM 10 À 18H, SAM 17 À 20H

Contact presse **OPUS 64**
Aurélie Mongour, Arnaud Pain
a.mongour@opus64.com
a.pain@opus64.com
+33 (0)1 40 26 77 94 | www.opus64.com

visuels téléchargeables sur lacommune-aubervilliers.fr/presse

Aubervilliers

From the Ground to the Cloud

mis en scène par **Olivier Coulon-Jablonka**

texte **Eve Gollac**
dramaturgie et constitution
des matériaux **Olivier
Coulon-Jablonka** et **Eve
Gollac**

avec
**Julie Boris, Florent Cheippe,
Hugo Eymard, Ryan Kernoa,
Jean-Marc Layer, Malvina
Plégat, Guillaume Riant**

texte écrit à partir de *Aux
Sources de L'Utopie Numérique*
de Fred Turner, *Ringolevio* de
Emmett Grogan, *Howl* de Allan
Ginsberg, *Manuel d'instruction
pour le vaisseau spatial « Terre »*
de R. Buckminster Fuller, des
matériaux documentaires
contemporains

création lumière **Anne Vaglio**
scénographie **Grégoire
Faucheux**
costumes **Delphine Brouard**
musiques **Ryan Kernoa**

régie lumière **Manon Lauriol**
régie son **Vassili Bertrand**
régie générale **Thierry Lacroix**

administration et production
Olivier Heredia
diffusion **Valentine Spindler**
conseiller **Johnny Lebigot**

production **Moukden Théâtre**
co-production **La Commune,
CDN d'Aubervilliers -
Théâtre de Sartrouville -
CDN des Yvelines, Théâtre
de la Vignette, Montpellier**
avec le soutien et l'aide à la
production de **la Région Île de
France**
avec l'aide précieuse du **T2G
- CDN de Gennevilliers,
la Fonderie - Théâtre du
Radeau (Le Mans), Cap Etoile
- La Fabrique (Montreuil),
Théâtre l'Echangeur
(Bagnole).**

Olivier Coulon-Jablonka
est artiste associé à
**La Commune - CDN
d'Aubervilliers**

Le Moukden-Théâtre est
soutenu au titre de l'aide à
la résidence par le **Conseil
départemental de la Seine-
St-Denis**
Le Moukden Théâtre est une
compagnie conventionnée par
le **Ministère de la Culture -
Drac Ile de France**

en complément

SAMEDI 13 JANVIER À 17H45 ET À L'ISSUE DU SPECTACLE
Réunion publique du samedi animée par **Florian Gaité** (critique et chercheur en philosophie)

SAMEDI 13 JANVIER EN FIN DE SOIRÉE
After avec DJ

LUNDI 15 JANVIER À 19H
Séminaire de dramaturgie dirigé par **Eddy D'Aranjo** (philosophe et metteur en scène)

DIMANCHE 21 JANVIER À 16H
Venez au théâtre vos enfants iront au **Ciné-goûter-philo**

Résumé

À bien des égards, Internet sature aujourd'hui nos existences.
Mais connaît-on bien les arcanes de cette industrie dite « immatérielle » ?

Les data centers sont « les boîtes noires du XXI^e siècle » : d'immenses hangars où sont stockées les données produites par le web, le pétrole de la nouvelle économie numérique. Partant du data center de La Courneuve, Olivier Coulon-Jablonka poursuit son enquête théâtrale et nous invite, via San Francisco et la Silicon Valley des années 60 à faire retour sur les origines de notre ère numérique.

À partir des données récoltées dans le passé, les algorithmes du Big Data sont censés prédire des morceaux du futur pour gérer un monde optimisé et éliminer le hasard. Mais comment raccorder ces « miracles » technologiques à notre humanité ?
L'enjeu est de ressaisir l'histoire des utopies virtuelles pour ne pas naviguer en aveugles dans le grand nuage numérique, dépossédés de notre liberté qui fonde la responsabilité de nos décisions.

Tous surveillés par des machines d'amour et de grâce

*Il me plaît d'imaginer
(et le plus tôt sera le mieux !)
une prairie cybernétique
où mammifères et ordinateurs
vivent ensemble dans une harmonie
mutuellement programmée
comme de l'eau pure effleurant un ciel serein*

*Il me plaît d'imaginer
(tout de suite s'il vous plaît !)
une forêt cybernétique peuplée de pins et
d'électronique
où le cerf flâne en paix
au milieu des ordinateurs
comme s'ils étaient des fleurs
à boutons rotatifs*

*Il me plaît d'imaginer
(et ça doit arriver !)
une écologie cybernétique
où, libérés de nos labeurs
et retournés à la nature
auprès de nos frères et sœurs mammifères,
nous sommes tous surveillés
par des machines d'amour et de grâce.*

Richard Brautigan - 1967

Richard Brautigan (1935-1984) est un écrivain et poète américain.

Issu d'un milieu social défavorisé de la côte Ouest, Brautigan rejoint le mouvement littéraire de San Francisco en 1956, il participe à la naissance du mouvement hippie. Il y fréquente les artistes de la Beat Generation et participe à de nombreux événements de la contre-culture, associé notamment au collectif anarchiste des Diggers. En 1967, durant le Summer of Love, il devient le symbole de toute une génération avec son best-seller *La Pêche à la truite en Amérique*. Après ce succès, il se retire avec une communauté d'artistes et d'écrivains dans le Montana et va peu à peu tomber dans l'anonymat et l'alcoolisme, avant de mettre fin à ses jours en 1984.

Les Big Data - une enquête de La Courneuve à la Silicon Valley

On nous l'annonce régulièrement à la une des magazines, nous sommes entrés dans l'ère des « big data ». La production industrielle, les échanges entre individus, la culture sont informatisés depuis longtemps déjà, mais avec l'arrivée des objets connectés et des nanotechnologies, l'informatique entre dans nos corps, dans nos maisons, dans nos villes... Les frontières s'effacent. Tout interagit avec tout en permanence, tout fait partie du cloud, et le cloud fait partie de tout. Alors, pourquoi ne pas mettre le cloud sur les planches, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Un data center à la Courneuve

Qu'est-ce que le cloud ? Cette question s'est imposée à nous à La Courneuve. Nous menions alors une enquête sur ce territoire, autrement plus réel que le cloud, et nous avons croisé Mathilda et Khadija qui luttait contre l'édification d'un data center dans leur rue.

Nous ignorions alors jusqu'à l'existence de ces bâtiments. Les data centers sont d'immenses hangars où sont stockés des ordinateurs qui hébergent les données produites par le web : les data.

Le paysage de la rue Rateau est impressionnant. Des bâtiments de tôle ondulée protégés par des grilles équipées de vidéosurveillance s'étendent sur plusieurs centaines de mètres face aux modestes habitations de banlieue. Un seul data center consomme autant d'énergie qu'une ville de 50 000 habitants, il est la propriété de multinationales qui centralisent ces données, objet de toutes sortes de commerces particulièrement opaques. On est bien loin de ce cloud des magazines, immatériel, intuitif, personnel... Les data centers sont les boîtes noires du 21^e siècle. Nous avons voulu les ouvrir pour savoir ce qu'elles contenaient.

French Tech

Fidèles à nos habitudes, nous avons d'abord mené une enquête auprès des « acteurs » de ce secteur. Nous avons plongé dans le monde de la « French Tech », nous avons suivi des « talks » d'entrepreneurs, visité des Fab Labs, nous avons été dans des incubateurs de start-up, nous avons participé à des hackathons... Nous étions en 2017, la loi de surveillance était votée, les élections présidentielles battaient leur plein avec la question du chômage, de la crise politique, financière, mais nous, nous baignions dans un monde résolument optimiste ; un monde dans lequel dix personnes peuvent, avec la bonne technologie, changer la vie de millions d'utilisateurs en mieux.

Les data scientists, les ingénieurs en machine learning, les traders haute fréquence, les programmeurs, tous ceux que nous avons rencontrés nous ont parlé avec enthousiasme des progrès actuels, tous sont convaincus qu'une véritable révolution anthropologique est en marche. Cette révolution d'un nouveau genre pose un certain nombre de questions. Car les solutions techniques chassent le politique. Lorsque la réponse à l'explosion du surendettement est une appli qui permet de mieux contrôler ses dépenses, on ne se pose plus la question du système bancaire, ni celle de la répartition des richesses... Se met peu à peu en place ce que la philosophe Antoinette Rouvroy appelle « la gouvernementalité algorithmique ». Elle permet de faire exister et de rendre pérenne n'importe quel état de fait, par une gestion permanente et totale de la société, au lieu d'inventer et d'interroger cette société.

Subjugués par la fantasmagorie des objets technologiques, les yeux rivés sur nos iPhone, nous n'interrogeons plus ce qui se cache derrière ces écrans, et nous nous laissons bercer d'illusions. Non seulement ces technologies douces sont tout autant matérielles et polluantes que les autres, mais elles portent en elles un modèle de société qui ne dit pas son nom et qui commence à peine à se révéler avec l'« ubérisation ». D'où vient cet aveuglement ? Il nous fallait poursuivre l'enquête dans la Silicon Valley, berceau de ce techno-solutionnisme.

Retour à la Silicon Valley - Retour aux sources

Nous nous sommes rendus dans la Silicon Valley en faisant un détour par le passé, guidés par l'ouvrage du journaliste Fred Turner : *Aux Sources de l'utopie numérique*. Turner soutient que l'idéologie californienne est née du croisement entre deux cultures, celles des ingénieurs de Berkeley, et celle des hippies.

De la contestation d'IBM à la naissance du mouvement hippie

Car dans l'Amérique de la guerre froide, l'informatique n'a rien à voir avec les hackers. Elle évoque un monde bureaucratique et déshumanisé. Elle est le pur produit du complexe militaro-industriel. Elle s'est développée en même temps que la bombe nucléaire, lors du « projet Manhattan », sous la forme d'ordinateurs monstres, occupant des salles entières, propriétés de l'État ou de puissants groupes financiers et industriels, autour desquels s'affaire un essaim d'employés en uniforme bleu (le fameux Big Blue : le surnom donné à IBM dans les années 60 en référence au livre de George Orwell, *Big Brother*).

Aussi, quand les étudiants de Berkeley se révoltent en 1966, ils s'en prennent à ce qu'ils appellent « la Machine », et déchirent des cartes perforées d'IBM en signe de protestation. Ils refusent de devenir les rouages de cette industrie qui fournit des armes nouvelles au gouvernement et à laquelle l'université les destine. C'est le signal qu'attendait la jeunesse pour se révolter. San Francisco assiste à la naissance de ce que la presse appellera le mouvement hippie, mouvement qui cache en vérité une réalité protéiforme.

S'il existe une mouvance contestataire, voire révolutionnaire, qui cherche à transformer l'organisation sociale, un autre courant prétend lutter contre l'American way of life en agissant sur les consciences. Plus artistes

que militants, ils sont en partie héritiers de la même tradition intellectuelle que les jeunes informaticiens de Stanford et du MIT, à savoir la cybernétique*. Et s'ils refusent la société industrielle telle qu'elle est, certains vont volontairement récupérer des technologies militaires et industrielles, en les détournant. Par exemple, les Merry Pranksters organisent des « Acid Test », des spectacles psychédéliques et multimédias où les participants sont plongés dans une saturation de sons et d'images produites par des machines après avoir pris du LSD (drogue conçue au départ à des fins militaires pour rendre l'ennemi inconscient).

**La cybernétique considère que la nature a une tendance naturelle à l'entropie, c'est à dire au chaos. Pour Norber Wiener, son inventeur, le seul moyen d'y faire face est de développer les systèmes d'informations et d'augmenter la circulation de messages. La cybernétique devient donc l'arrière plan théorique d'un nouveau déterminisme technologique : plus la circulation de l'information augmentera, grâce aux machines qui la traitent, plus on fera reculer le conflit et le chaos.*

Des communautés hippies de San Francisco aux réseaux hackers de la Silicon Valley

Enfin, le « Summer of Love » fait long feu. Dès 1969, la répression policière s'accroît et les contestataires sont nombreux à partir de San Francisco. Au même moment, dans des garages, les premiers hackers commencent leurs expériences... Ils partagent avec les hippies la confiance en l'initiative individuelle contre la machine d'État, l'expérience du LSD, la lecture des nouveaux cybernéticiens (M. McLuhan, B. Fuller...), le refus des hiérarchies traditionnelles, un intérêt pour les nouveaux outils. Mais en faisant le choix de créer des entreprises, les hackers trouvent un débouché plus lucratif à leurs expérimentations que leurs prédécesseurs, partis fonder des communautés rurales. Ceux qui en reviendront quelques années

plus tard trouveront dans le développement de l'informatique un LSD d'un genre nouveau. Et même, une nouvelle manière de communier. Certains hippies sur le retour seront, dans les années 80 les pionniers des premiers réseaux d'échanges électroniques.

Du projet d'émancipation libertaire à l'assimilation capitaliste

Quand la société Apple développe le premier ordinateur personnel, elle l'oppose aux grosses machines de calcul centralisées d'IBM : Apple fait de l'ordinateur personnel un outil d'émancipation. L'aura de transgression que porte l'éthique hacker de la Silicon Valley a dès lors façonné l'économie de l'information et ouvert de nouvelles opportunités.

Dans les années 90, des libertaires et des libéraux se sont retrouvés dans le libertarisme, impulsant une libéralisation de l'économie états-unienne. Ce n'est pas un hasard si le magazine Wired, spécialisé dans les nouvelles technologies, a été le fer de lance de ce mouvement, célébrant tour à tour le démocrate Al Gore, père de l'« autoroute de l'information », et le républicain Newt Gingrich, artisan de la libéralisation des télécoms. Car lorsque le Web naît, en 1993, les télécoms ne sont pas encore régis par la libre concurrence. Qui se souvient qu'en 1994 il y a eu un débat pour savoir s'il fallait autoriser le commerce en ligne, et si cela était compatible avec la vocation d'internet qui est le partage de l'information ?

Internet a le visage qu'il a aujourd'hui suite à des décisions politiques, autant que d'impératifs technologiques. Il est le fruit d'une époque : celle où le capitalisme a assimilé les revendications libertaires et les a exploitées pour libéraliser davantage l'économie, tout en inventant un contrôle du travail plus « individualisé » que jamais (le management contemporain).

La Silicon Valley n'aurait jamais eu cet impact

idéologique dans la mutation du capitalisme sans « son esprit rebelle ». Aujourd'hui encore l'univers des start-up s'énonce sur un mode disruptif qui vient bousculer l'ancien monde. Mais à regarder les data centers de la Seine-Saint-Denis, nous devons constater que la micro informatique a produit le contraire de ce qu'elle promettait. Par une étrange ironie de l'histoire, nous semblons revenus au même point. Nous avons aujourd'hui besoin de gigantesques data centers pour stocker les data et faire tourner les logiciels que nous utilisons (les « applis »). Les dimensions de ces machines excèdent celle des premiers ordinateurs qui horrifiaient les hippies. Nos smartphones sont des fenêtres sur « le nuage », cette machine la plus grande qui n'ait jamais existé et qui fonctionne sans interruption.

Olivier Coulon-Jablonka et Eve Gollac

L'écriture – Porter sur scène notre voyage au cœur des données

La messe californienne

Il n'est a priori pas aisé de mettre en scène des algorithmes, des bits, des mémoires vives et des processeurs. Pourtant le monde numérique a développé sa propre forme spectaculaire : la fameuse « keynote » dans laquelle Steve Jobs aura brillé plus que personne : ce rendez-vous où l'entrepreneur de génie, seul sur un plateau immense, se présente au public et révèle à la foule en délire le dernier produit de sa firme.

Cet exercice, à mi-chemin entre celui du bonimenteur et du prêtre, repose avant tout sur le storytelling : l'art de créer du mythe et de la narration autour d'un produit, dans le but de le vendre. Cette utilisation spéculative du langage, visant à ajouter de la valeur à une marchandise, nous avons choisi de nous en emparer.

Nous avons décidé d'ouvrir notre spectacle par une série de monologues dans le cadre d'un hackathon (concours dans lequel des startups exposent leurs projets pour trouver des partenaires et produire un prototype), et de le finir sur une série de « keynote » emboîtées : le produit en majesté annonce le prochain produit en majesté qui annonce le prochain produit en majesté... À rebours, cette « keynote » englobera et récupérera tout ce qui aura été vu et entendu précédemment, comme si tout n'avait eu lieu que pour ça : ajouter une plus-value au dernier produit de la Falcoln. Car le storytelling est l'alpha et l'oméga du monde promis par les apôtres des nouvelles technologies.

Mais entre deux salves de discours, c'est une autre histoire qui se joue... Car derrière le storytelling de la Silicon Valley, il existe d'autres histoires qu'il s'agit de faire resurgir.

La machine à remonter le temps

Nous avons voulu raconter le parcours d'un jeune anarchiste de Haight Ashbury dans les années 60 : Ulysse.

Un prétexte narratif...

Pour créer ce retour dans le temps nous utilisons un prétexte narratif. L'un des participants au hackathon prétend avoir créé un logiciel novateur, un moteur de recherche qui peut combler les vides de l'histoire. Là encore nous nous sommes amusés avec le marketing tech, celui-ci mobilisant volontiers les grands topoï de la science-fiction, et les mythes fondateurs.

Nous avons donc écrit une sorte d'*Odyssee*, où ce Théo Lormaque / Télémaque part à la recherche de son aïeul Ulysse qu'il n'a pas connu, perdu dans un océan de data, auquel on accède par la magie de la Réalité Virtuelle. À travers ce prétexte narratif, on peut lire dans la quête de Théo une métaphore de notre travail : nous sommes partis à la recherche des origines d'internet à San Francisco, nous avons récolté du matériau documentaire que nous restituons sous forme de fable au spectateur. Ici, la R. V. n'est ni plus ni moins que la représentation théâtrale en train de se faire.

... pour ancrer un travail documentaire

Pour construire les héros de cette pièce, nous nous sommes appuyés sur des documents d'archives et des personnalités historiques : les « diggers » Emmett Grogan et le Hun (dit le Cosaque) ; le poète beat imprégné de culture indienne, Allen Ginsberg ; Stewart Brand, touche-à-tout qui a initié les « Acid Tests » avant de se lancer dans la diffusion des nouvelles technologies, et de lancer le *Whole Earth Catalog* (magazine bric à brac, où tous les contenus, postés par les lecteurs, étaient

présentés de manière horizontale, et qui est considéré par certains comme l'ancêtre papier du web), Timothy Leary, le chantre du psychédélisme, sans oublier Steve Jobs, et Kevin Kelly, futur rédacteur en chef de la revue *Wired*...

Nous avons travaillé à réactiver les conflits qui traversaient l'époque. À côté de la critique « artiste » des hippies existait aussi une critique « sociale ». Déjà, chacun proposait sa manière de détourner les technologies capitalistes : les premiers voulaient les utiliser pour permettre à chacun de développer sa liberté personnelle et sa puissance individuelle, les seconds pour se libérer du salariat en confiant le labeur aux automates. Le progrès n'est pas univoque, et la forme qu'il prend a été et sera l'objet de lutte. C'est sans doute ce dont devraient se souvenir ceux qui aujourd'hui pensent que les Fab Labs peuvent incarner une alternative par le seul fait d'inventer de « nouveaux » outils. On peut inventer un outil, certes, mais il ne faut pas se garder d'inventer la société qui va avec.

C'est ce que faisaient les « Diggers » qui, en leur temps, portaient déjà un regard amer sur « l'été de l'amour », une invention des médias pour faire la couverture des magazines. Alors que le nouvel esprit du capitalisme a subsumé la critique « artiste » par la fluidité du réseau, l'autre voie, non compatible avec l'évolution ultra libérale de nos sociétés, mérite d'être réentendue.

En ce sens, à la même époque, le mouvement des droits civiques, le « Free Speech movement », les mouvements féministes, les « Black Panthers », écrivaient aussi

l'histoire. Si nous avons choisi la figure des Diggers, c'est d'abord parce que nous avons été interpellés par l'ancrage très fort de leur combat dans leur ville, San Francisco. Après tout, notre projet partait d'une lutte urbaine, celle de Mathilda et Kadidja à la Courneuve. Et puis, ils avaient une approche très « théâtrale » de la lutte qui nous a frappés et que nous avons voulu restituer.

Il était important pour nous de donner une dimension documentaire à ce voyage dans le passé. Le matériau historique contient sa propre vérité, qui résiste par moment à la force du storytelling. Nous avons glissé, comme par fulgurance des matériaux à l'état brut : la poésie de Ginsberg, les manifestes politiques des « digger papers »...

Mais nous avons aussi pris quelques libertés avec la réalité pour construire les héros originaux du big data.

Olivier Coulon-Jablonka et Eve Gollac

Théorie de l'échec

Une autre manière de faire apparaître le refoulé de la success story californienne, pour nous, c'était de construire une figure de « perdant ». Car le monde algorithmique qu'on nous promet n'est rien d'autre qu'une lutte incessante et acharnée contre toutes les formes de perte. La théorie de l'échec développée par le digger Emmett Grogan, dont le personnage Garrett est en partie inspiré, résonne à rebours de manière étrangement prophétique.

L'ombre d'un faucon

Elle nous a rappelé une autre fable, plus ancienne encore, qui avait aussi pour cadre San Francisco. Elle fut écrite en 1929, peu de temps avant la crise, dans un monde où régnait comme aujourd'hui un libéralisme débridé : *le Faucon Maltais* de Dashiell Hammett.

Dans ce roman, les personnages, escrocs, joueurs, détective, essaient d'acquérir une statuette qui représente un faucon, et à laquelle une légende pseudo-historique confère une valeur phénoménale. Ce qui n'est pas sans rappeler certains fétiches de notre temps... C'est pourquoi nous avons donné le nom de « Faucon » aux fétiches célébrés dans notre spectacle...

Dans le monde de Hammett, tout est faux, sinon l'avidité de chacun, et le désir que suscite ce fabuleux objet. Tous pensent pouvoir remporter la mise et sont prêts pour cela à tous les sacrifices. La lutte pour la possession du faucon occasionne plusieurs meurtres et trahisons. Pourtant, à la fin du livre, la bulle spéculative explose : le faucon n'est pas en or, comme la légende le raconte, mais en plomb. C'est un simulacre. Chacun luttait contre les autres pour obtenir sa part du gain, mais finalement, tout le monde est perdant. Un cauchemar de capitaliste en somme.

Dans ce roman noir, personne ne sort vainqueur. Même le détective Sam Spade, qui a cru un temps pouvoir mettre la main sur le fabuleux faucon, ne parvient pas à tirer son épingle du jeu. S'il réussit à élucider les meurtres, il doit dans le même temps renoncer à l'amour. La perte n'est pas seulement financière, elle est morale. Car Spade a engagé dans cette course son rapport à la vérité. La Vérité qu'il cherche est celle d'un enquêteur, elle est basée sur les faits, elle se doit d'être univoque : on a la preuve, ou on ne l'a pas, qu'untel ou untel est coupable. Or au moment du dénouement, le coupable se révèle être la femme qu'il aime. S'engage alors une longue scène de négociation entre les amants. Celle-ci lui demande de ne pas la

dénoncer. L'enjeu pour Spade est de savoir s'il peut avoir « raison » de protéger sa maîtresse. Dans les faits, rien ne garantit sa sincérité, toutes les preuves en sa possession l'accusent. Comment la croire ? Spade s'y refuse. Mais alors, comme par une sorte de pari pascalien inversé, la perte se révèle infinie. C'est la possibilité même de l'amour qui disparaît. Peut-être parce que l'amour relève moins de la preuve que de la foi.

Nous nous sommes donné cette scène comme perspective à l'histoire d'amour qui unit Garrett à Rhéa. C'est une tragédie de l'Amour impossible. Pas cet amour en particulier. L'Amour en général. C'est la tragédie d'un monde où le modèle de l'échange marchand régit tout, où toute valeur est relative et susceptible d'être dévaluée, où le seul désir admis, celui du gain, se meut en une lutte incessante contre la perte.

La rationalité algorithmique, pour éviter de perdre - un rapport faussé à la vérité

C'est sur une contestation née de l'épuisement de ce monde que s'est développée l'idéologie californienne. Mais au lieu de le transformer, elle prétend surfer sur ses contradictions, rentrer dans son jeu, et prendre de vitesse le hasard grâce à une puissance de calcul inédite dans l'histoire de l'humanité. Les algorithmes, comme Sam Spade dans le livre de Hammett, sont rationnels, capables de faire les meilleurs choix en toute neutralité, en se basant sur les faits que sont les data. Il y a derrière cette utopie un rapport faussé à la vérité.

Dans le monde des GAFA, les faits se substituent au Vrai. La Silicon Valley nous promet un monde meilleur, sans prendre la peine de s'interroger sur ce qu'est le Bien. Il y a un désespoir caché derrière cette promesse optimiste. Nous voulions le faire entendre.

Avec la révolution numérique du big data dans les années 2000, des start-up comme Google ou Amazon, pionnières dans le domaine du traitement de ces énormes masses de données, sont devenues des géants de l'informatique. On peut s'interroger – comme la jeunesse de San Francisco le faisait à propos d'IBM – sur les dangers démocratiques d'une telle concentration de pouvoirs, et sur ce monde garanti « sans pertes » qu'on prétend nous construire. Si nous ne nous réveillons pas, le cauchemar de Sam Spade pourrait bien être le nôtre.

Olivier Coulon-Jablonka et Eve Gollac

Entretien avec Olivier Coulon-Jablonka

(...) À l'origine de vos créations, il y a toujours un sujet de société, une grande thématique traversant nos sociétés contemporaines ?

Oui, c'est dans l'ADN de notre compagnie. On s'attaque très souvent à des sujets auxquels on ne connaît rien ou presque rien a priori, en l'occurrence, pour *From the Ground to the Cloud*, aux arcanes d'internet et à l'histoire qui a présidé à la révolution technologique du Big Data. Mais cette pièce a également un point de départ, disons, plus généalogique, la rencontre avec Mathilda et Khadija, deux habitantes de la Courneuve vivant de très près, et d'une manière très inscrite dans leur réalité quotidienne et matérielle, cette révolution technologique. Elles habitent en effet à proximité d'un data center, dont elles ont pu suivre la construction, et qui est à l'origine d'un certain nombre de nuisances. Les data centers sont des architectures discrètes, pour des raisons urbanistiques d'une part, mais aussi pour des raisons de sûreté. Et pour cause ! C'est dans ces grands centres de stockage de données que est enregistrée la majeure partie des contenus accessibles sur Internet. Le web, tel qu'il est pensé aujourd'hui, a besoin d'une infrastructure, et cette infrastructure est lourde, très énergivore et très polluante...

On retrouve en tout cas une préoccupation qui était déjà la vôtre dans *Paris nous appartient* : celle de l'urbanisme...

Oui. Au départ, c'est ce qui nous a beaucoup amusés, cette histoire de cartographie d'internet, et comment elle se superposait à la cartographie de la ville, mais ce n'était qu'une étape préliminaire... Notre odyssée dans le monde d'Internet, de géographique qu'elle était au départ, est devenue par la suite davantage historique. L'idée, c'était de partir de La Courneuve, de cette question très locale d'un data center qui se construit et qui cause un certain nombre de problèmes, et de

remonter ensuite à la source, de retrouver le lieu et l'époque où tout a commencé... Donc à San Francisco, dans la Silicon Valley des années 1960 ! Comme dans *Paris nous appartient*, l'idée c'était d'abord de croiser des chronologies différentes...

On a pu lire, à propos de votre pièce, que se mêlait à cette thématique très actuelle d'Internet et des Big Data une narration qui, elle, trouve son modèle dans *L'Odyssée d'Homère*. (...)

- *L'Odyssée* correspond en vérité à une strate antérieure du travail. -

On a réalisé beaucoup d'entretiens avec des gens qui travaillent à la French Tech, dans des incubateurs de starts-up, on a assisté à des hackathons, visité des fab labs, on est même allé voir des traders haute fréquence qui utilisent des algorithmes à des fins de spéculations ! On s'est retrouvé, comme d'habitude, avec une somme importante d'entretiens, et on a cherché (...) un texte qui permettait de dynamiser cette question-là, de prendre du recul par rapport à cet omniprésent technologique. Mais on n'a pas trouvé. Certes la littérature américaine fait parfois allusion aux origines de la Silicon Valley, chez Thomas Pynchon ou Don DeLillo par exemple, mais sur la question des technologies on est très vite dans la science-fiction, et nous n'avions pas du tout envie d'aller chercher du côté des textes d'anticipation...

Notre dramaturge Eve Gollac a alors écrit une trame à partir d'un certain nombre de sources historiques, et surtout à partir d'un essai très documenté, *Aux sources de l'utopie numérique* du journaliste américain Fred Turner : une sorte de parcours dans la Silicon Valley des débuts, à travers la biographie d'un des personnages clefs de la contre-culture numérique de l'époque, Stewart Brand. Il a fallu ensuite, à partir de ces sources, recréer une fable qui

a effectivement beaucoup de rapports avec *L'Odyssée*, mais qui s'inspire de personnes ayant réellement existé : Allan Ginsberg, Stewart Brand, Emmett Grogan, l'un des fondateurs des Diggers [ndlr : collectif contre-culturel anarchiste de San Francisco, actif dans les années 1960]... Chacun d'eux a été important vis-à-vis de la pensée de leur temps, vis-à-vis de l'émergence du mouvement hippie, de la contre-culture, du « flower power », et c'est dans ces lignes de pensée qui s'entrecroisent que l'on a reconstruit théâtralement l'histoire de San Francisco. Pas seulement celle de l'informatique à ses débuts d'ailleurs : plutôt celle d'une époque qui viendrait éclairer des réalités et des questionnements contemporains.

L'influence de la contre-culture des origines contre la mainmise du capitalisme numérique triomphant de notre contemporanéité ?

La vocation d'internet, à l'origine, n'avait en tout cas rien à voir avec l'usage marchand qu'on lui connaît aujourd'hui ! Les Diggers inventaient à cette époque les « repas gratuits » et faisaient de grandes distributions de nourriture aux plus démunis ; parallèlement peu de temps après, c'est la naissance des premiers « garages », l'idée que l'on va pouvoir inventer son propre outil de travail, travailler librement, partager des connaissances... La naissance d'Internet, elle se fait dans ce cadre de pensée, et tout est envisagé d'abord sur le mode de la gratuité ! Ce sont des revendications libertaires que le capitalisme va d'ailleurs ensuite reprendre à son compte : c'est Steve Jobs revendiquant l'influence du mouvement hippie, c'est Google communiquant sur la gratuité apparente des services qu'il propose... Mais l'esprit des origines, évidemment, s'est perdu : Apple fait des profits pharaoniques et Google se rémunère grassement en faisant des mini enchères avec les data que l'on laisse en navigant sur le web...

Internet serait donc une belle idée perdue en chemin ? Reste-il, tout de même, des raisons d'être optimiste ?

Ce qui me rend optimiste, c'est de constater que depuis les années 1960 il n'y a eu de cesse d'avoir des mouvements de résistance contre un trop grand contrôle des multinationales sur ces nouveaux outils technologiques, et que ces mouvements ont permis que s'inventent de nouveaux modèles. Après, pour être véritablement optimiste, il faudrait que les usagers d'internet soient sensibilisés à ce genre de question, qu'ils comprennent qu'on ne peut plus continuer à utiliser ces nouvelles technologies de façon crédule. C'est difficile parce que le pouvoir de séduction de l'accès illimité et de la gratuité apparente sont énormes. Mais, une fois encore : Google, ce n'est pas gratuit ! Il faut en avoir conscience.

entretien réalisé par Tristan Cordeil

Biographie

Olivier Coulon-Jablonka

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris après un parcours en philosophie, Olivier Coulon-Jablonka monte *Quartett* et *Mauser* d'Heiner Müller et *La Décision* de Brecht. En tant que comédien, il joue sous la direction de Joël Jouanneau, Yann-Joël Collin, Alain Béhar, Marie-José Malis. En 2005, il fonde le « Moukden-Théâtre », un collectif qui entrelace matériaux documentaires et textes littéraires dans un processus de dialogue et d'altération réciproque, comme dans *Les Illusions vagues*, *Des Batailles*, *Chez les Nôtres*, *Pierre ou les Ambiguïtés* et *Paris nous appartient*. Artiste associé au CDN de Sartrouville depuis 2013, il a récemment mis en scène une pièce d'actualité pour le Théâtre de la Commune : *81, avenue Victor Hugo*, ainsi que *Trois Songes (Un procès de Socrate)* pour le festival « Odysées en Yvelines ».

Olivier Coulon-Jablonka est artiste associé à La Commune.